

---

Karine ESPINEIRA, *Médiacultures : la transidentité en télévision. Une recherche menée sur un corpus à l'INA (1946-2010)*

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Logiques sociales, série Sociologie du genre, 2015, 227 pages

Jean Zaganiaris

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10253>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.10253

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 31 décembre 2015

Pagination : 356-357

ISBN : 9782814302716

ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Jean Zaganiaris, « Karine ESPINEIRA, *Médiacultures : la transidentité en télévision. Une recherche menée sur un corpus à l'INA (1946-2010)* », *Questions de communication* [En ligne], 28 | 2015, mis en ligne le 31 décembre 2015, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10253> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10253>

---

Tous droits réservés

À la lecture, l'ambition de ce chapitre apparaît par trop générique et typifiante, là où l'hétérogénéité et la diversité des terrains de l'auteur auraient demandé plus de nuances soit à l'intérieur d'un même contexte pays, soit dans des pays différents, ou encore en termes régional, sous-régional, francophone, anglophone, etc. De même, ces logiques ne sont pas mises en perspective avec des problématiques comme le radicalisme, le terrorisme, etc. qui travaillent pourtant nombre de terrains de son corpus. Reste que le livre rend très bien compte de la manière dont « les médias constituent une force de changement » (p. 254) et sont des supports de l'action de développement des organisations locales et internationales qui interviennent sur les terrains africains. Même si elles sont d'obédiences confessionnelles, ces radios jouent un rôle politique déterminant en ce sens qu'elles touchent à plusieurs niveaux d'une manière ou d'une autre, « à l'amélioration des conditions de vie des populations » (p. 254). En contribuant à la promotion des cultures locales, elles participent à la formation et à la structuration des espaces publics nationaux. À travers leurs ondes, « l'engagement politique s'exprime davantage sous l'angle de la sensibilisation pour une bonne culture démocratique et de la mise en place des conditions de l'avènement d'un véritable espace de dialogue » (p. 256) dans un contexte où l'histoire connaît des accélérations qui recomposent toutes les strates sociales, rendant toujours provisoires les résultats des recherches.

Thomas Atenga

Université de Douala, CMR  
thomas.atenga@gmail.com

**Karine ESPINEIRA, *Médiacultures : la transidentité en télévision. Une recherche menée sur un corpus à l'INA (1946-2010)***

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Logiques sociales, série Sociologie du genre, 2015, 227 pages

Dans un contexte social où l'hégémonie des représentations hétéro-normatives au sein des espaces publics de communication reste encore un grand impensé, la question de l'objectivation des modes de vie transidentitaires est un enjeu important pour les sciences humaines et sociales. C'est dans ce cadre que s'inscrit le travail de recherche de Karine Espineira, docteure en sciences de l'information et de la communication, cofondatrice et co-responsable de l'Observatoire des transidentités et de la revue *Cahiers de la transidentité*. Dans son premier ouvrage, *La Transidentité, de l'espace médiatique à l'espace public* (Paris, Éd. L'Harmattan, 2008), en tant que

chercheuse trans – plutôt que l'adjectif *transsexuel* refusé par la plupart des transgenres en raison de sa connotation psychiatisante, nous utilisons le terme *trans* pour désigner les personnes qui ont effectué une transition pour devenir physiquement une femme mtf (*man to female*) ou un homme ftm (*female to male*) –, Karine Espineira posait une déconstruction radicale des représentations « exotiques » des corps transidentitaires au sein des médias. Dans *La Transyclopédie*, ouvrage co-dirigé avec Maud-Yeuse Thomas et Arnaud Alessandrin (Paris, Éd. des Ailes sur un tracteur, 2012), elle montre les différents modes de vie des trans, depuis celles et ceux qui ont choisi de passer par une intervention chirurgicale à celles/ceux qui se limitent à des formes de travestissement ou à des prises d'hormones. C'est également ces enjeux que l'on retrouve dans *Médiacultures : la transidentité en télévision*, accompagnés d'une investigation empirique importante sur un corpus courant sur presque 50 années et d'une objectivation très fine cherchant à concilier les impératifs éthiques de la militante et scientifiques de la chercheuse. Karine Espineira prend pour point de départ le film *Laurence Anyways* (2012) de Xavier Dolan et la série *Hit & Miss* (Abbott, 2012). En regardant la réception de ces productions audiovisuelles, elle constate que les trans ne se reconnaissent guère dans les représentations que l'on donne d'eux : « Pourquoi les personnes trans du réel ne se reconnaissent pas dans les figures trans présentées dans les médias ? Comment expliquer la dichotomie » (p. 12) ? Pourquoi ce clivage entre les façons de montrer les personnes trans dans les productions médiatiques et les modes de vie empiriques d'individus ayant effectué leur transition ? À partir d'une approche généalogique, Karine Espineira rend compte des dispositifs de normalisation et des formes de savoirs produits par les pouvoirs bio-politiques à propos des corps transidentitaires (pp. 35-37). L'intérêt de l'ouvrage se trouve dans sa façon très foucauldienne de penser les hétéronormativités, en combinant les approches communicationnelles de Marie-Joseph Bertini, Éric Maigret ou Éric Macé avec la *queer theory* (Judith Butler, Teresa de Lauretis) ou les conceptions de l'imaginaire chères à Cornelius Castoriadis. En effet, comme l'a souligné le penseur grec, l'imagination conditionne des représentations bien réelles du social. Il y a un imaginaire dominant dans la société qui contribue à créer des images stéréotypées des trans dans les médias, sans se préoccuper de savoir si les personnes représentées de cette façon ne se sentiront pas blessées par ce qui est montré. Cet imaginaire commun n'est pas « l'imaginaire de tous » mais « l'imaginaire connu par tous » (p. 25). D'ailleurs, il ne s'inscrit pas forcément dans des logiques de censure, mais plutôt dans les pratiques de contrôle dont Karine Espineira rend

subtilement compte dans l'ouvrage : « Les productions des années 1970 sont imprégnées symboliquement par "la libération sexuelle" mais aussi par une télévision sous tutelle passant du noir et blanc à la couleur, parfois très audacieuse autant dans ses choix thématiques que dans ses traitements médiatiques » (p. 25). C'est dans ce cadre qu'un ensemble de savoir-pouvoir sera produit sur les trans, au sein d'un contexte où leur dé-psychiatisation et la prise en charge médicale des transitions sont des enjeux politiques et militants. L'évocation des pionnières de cette médiatisation, depuis Lili Elbe, Christine Jorgensen, Coccinelle ou Bambi, indiquent que, au départ, les médias donnaient une image très glamour des personnes qui avaient effectué un changement de sexe (laissant au passage dans l'invisibilité les trans non opérées ou bien les affichant sous un angle péjoratif). Les représentations des personnes transsexuelles à travers le stéréotype de la prostituée du bois de Boulogne ou de la séropositive viendront à partir des années 80.

Pour éclairer le lecteur sur ces enjeux communicationnels, Karine Espineira a mobilisé un corpus important à partir des archives de l'Institut national de l'audiovisuel (Ina – fonds radiophonique, télévisuel, publicitaire, cinématographique, etc.). De nombreuses pages explicitent son approche méthodologique par triangulation théorique et par mots clés (pp. 57-90) et permettent de comprendre la façon dont sont produites ces modélisations sociales. Dès lors, la façon dont les médiacultures se saisissent de l'image des trans est parfois douloureuse pour les personnes concernées. Soucieuse de construire en objet d'étude ce « conflit des représentations entre la sphère médiatique et la sphère publique des identités dites trans » (p. 33), Karine Espineira rend compte à la fois des images souvent très violentes, réduisant les personnes représentées à des travailleuses du sexe ou à des malades du sida, et des paroles de résistance des trans cherchant à apparaître dans les médias pour rendre compte des différentes quotidiennetés vécues sous l'angle d'une normalité qui n'intéressent parfois guère les journalistes. Confronté.e.s à la modélisation et aux normes sociales reproduites dans les médias, les trans doivent devenir ce que la télévision ou les journaux veulent qu'ils/elles soient. Dans les médias, on trouve beaucoup de personnes nées hommes étant passées par une opération chirurgicale pour devenir physiquement une femme – *male to female* (Mtf) – mais très peu de personnes ayant fait le chemin inverse – *female to male* (Ftm). De la même façon, un seul homme trans enceint a été médiatisé ; comme si cette déconstruction des assignations genrées n'avaient pas lieu d'exister dans l'espace public : « Les représentations

de transsexualisme à la télévision ne sont pas de la transidentité mais des messages sur la transsexualité » (p. 39). D'ailleurs, les termes utilisés pour mener la recherche sur les archives de l'Ina montrent que ce sont les expressions les plus méprisées par les trans, à savoir *transsexuel* ou *transsexualisme*, qui constituent les principales références, alors que des mots tels *transgenre* ou *transidentité* sont secondaires (pp. 70-85, pp. 156-163). Les médias ne sembleraient guère s'intéresser et diffuser les termes à partir desquels les personnes concernées se définissent elles-mêmes : « En effet, apparaissent les termes "transsexualisme, transsexualité, transsexuel" à partir du moment où les experts entrent sur les plateaux de télévision. Le terme "transgenre" a quant à lui du mal à s'imposer, excepté là où des associations sont actives » (p. 84). Les rapports de force entre les experts définissant les trans de manière parfois péjorative, en prescrivant des normes ou en s'improvisant comme des « entrepreneurs de morale », et les collectifs lesbiennes, gays, bisexuels et trans (LGBT) s'efforçant de donner d'autres images publiques sont l'un des axes forts du livre, amenant l'auteur à présenter des médias tels la télévision comme des producteurs « d'ontologie » (p. 145). L'enjeu étant pour les trans ne pas se laisser représenter et enfermer dans des discours déformant leur façon de se définir socialement. Karine Espineira rend compte de divers supports médiatiques montrant des personnes transgenres, depuis des émissions telles *Le Droit de savoir* (1990, TF1) qui assimilent « transsexualité » et prostitution à des films comme *Tout sur ma mère* (1999) de Pedro Almodovar, qui établissent les mêmes analogies mais en les présentant, comme le soulignent les personnes transgenres interrogées, sous une forme esthétisée (p. 100). Elle évoque également des personnalités telles Tom Reucher et Armand Hotimsky, FTM et responsables d'association, qui contribueront à présenter les trans comme une « population assumée » (p. 129).

L'enjeu d'une décolonisation des esprits dont parle Maud-Yeuse Thomas dans la préface (pp. 7-10) est à ce niveau d'une importance capitale et comporte des analogies avec d'autres corps colonisés par les médias, notamment ceux victimes de l'islamophobie ambiante, de racisme de classe ou de stigmatisations puritaines, notamment pour ce qui a trait aux pratiques bondage domination, sadisme, masochisme (BDSM) tout aussi folklorisées dans les médias que le sont les modes de vie trans.

Jean Zaganiaris

Cresc, université Mohammed VI polytechnique, MAR-10112  
zaganiaris@yahoo.fr